

INTRODUCTION A L'ETUDE DES EMPRUNTS
DU PEUL AU MANDINKA

Roger LABATUT

Il est symptomatique que les Peuls sénégalais de la Haute-Casamance aient adopté pour désigner leur région un terme mandingue : ils disent Fuladu du mandinka Fúladu "Pays des Peuls" (< Fúla "Peul" + dùu "pays"). Rien de bien étonnant à cela puisque les Peuls de cette région se souviennent qu'en arrivant du Mâssina, ils ont trouvé les Mandinkas bien installés dans le puissant Gâbou et la vallée de la Gambie ; et ce n'est qu'après une rude période de domination mandingue et de révoltes que ces Peuls dits Foulakoundas ont fini par se ménager un domaine, le Fouladou, où ils se sentent maintenant chez eux tout en entretenant avec les Mandinkas des relations d'échange et de bon voisinage. Et, même si, dans les villages peuls, on ne parle que le poulâr, la quasi-totalité des Peuls comprend le mandinka, qui sert partout de langue véhiculaire, et en utilise les quelques mots nécessaires à la communication.

Voilà qui suffit à expliquer que le dialecte peul parlé au Fouladou soit fortement bigarré de termes mandinkas. La preuve de l'importance quantitative de ces emprunts et de la conscience qu'en ont les locuteurs est qu'un Foulakounda (1) isolé à Paris et qui n'a du mandinka que la con-

Signalons un fait propre au parler peul du Fouladou, le rhotacisme, qui consiste à substituer une réalisation [r] à tous les /t/ intervocaliques ; ainsi, dans notre corpus, trouvons-nous biransene "aide agricole aux beaux-parents" du mandinka bítan "beau-parent" + sène "culture" et silakoroowol "route abandonnée" du mandinka síla "route" + kótoo "être ancien".

Par ailleurs, du point de vue distributionnel, même si, en finale des noms peuls, ne sont attestées que trois consonnes /n/, /ɲ/ et /l/, qui sont celles des suffixes de classe ngal, ngol, ngel, kal, kon, dum et dam, les autres consonnes mandinkas (4) apparaissent en finale des verbes à l'injonctif (ainsi qu'à l'accompli emphatisé) comme, par exemple, dans : tow "porte sur les épaules", ?ar "viens", hob "cultive le riz", baŋ "prends". Aussi les noms mandingues terminés, comme cela est si fréquent, par un /ŋ/ ne sont-ils pas difficiles à prononcer pour un Peul. Quant aux finales vocaliques des noms, même si, en peul, les plus fréquentes sont brèves et correspondent aux suffixes des classes o, ɛ, mba, nde, ndi, ndu, nge, ngo, ngu, ka, ki, ko, de, di, il existe, dans le parler du Fouladou, comme dans celui du Fouta Djallon, un suffixe de la classe ngii qui présente une voyelle longue. Par ailleurs, le verbe présente des modalités suffixées à voyelles longues : -aa (accompli négatif actif et positif passif), -ee (inaccompli passif), -ii (accompli actif discursif et moyen narratif), -oo (inaccompli moyen), -ataa (inaccompli négatif actif), -otoo (inaccompli moyen focalisant), -etee (inaccompli passif focalisant). Donc, même si certaines consonnes ou voyelles sont insolites à la finale d'un nom, aucune - mis à part le /uu/ final - n'est totalement inconnue du peul.

La structure des syllabes ne pose pas non plus de problème pour l'intégration des emprunts puisque les trois types de syllabes du mandinka, CV (consonne + voyelle brève), CVV (consonne + voyelle longue) et CVN (consonne + voyelle brève + nasale) existent en peul. Le seul changement qu'on

observe est, dans le cas de séquences du type nasale + /b/ /d/ ou /j/, l'émergence en peul d'une prénasalisée précédée de la consonne nasale homorganique ; par exemple, bamban devient bam^mbaŋ, kutindin devient kurinⁿdiŋ. Ce phénomène résulte de deux faits :

- il n'existe pas en peul de séquence m + b ou ɲ + j ; quant à la séquence n + d, elle est très rare, résultant toujours de la présence du dérivatif -d- ou de la modalité d'infinitif -de suffixés à une racine terminée par -n ;

- les prénasalisées, quand elles sont précédées d'une voyelle brève, entraînent toujours l'émergence d'une consonne nasale homorganique (fem^mba "raser", ?anⁿda "savoir", karⁿjal "gombo").

Le passage d'une langue à l'autre est donc facilement explicable tant au niveau phonologique que syllabique ; c'est au niveau du constituant syntaxique que surgissent quelques surprises. Quand on lit qu'en mandinka "statistiquement la forme définie (base + suffixe -o) est dans les textes infiniment plus fréquente que la forme indéfinie (qui se réduit à la base lexicale)" et que "en citation isolée, c'est toujours à la forme définie qu'apparaissent les noms mandinka" (5), quand on observe, par ailleurs, que les formes définies le plus souvent terminées par -o (par exemple, buntun "un petit grenier", buntuŋo "le petit grenier" ; jàmba "une feuille", jàmboo "la feuille" ; jiikuu "un manque d'eau", jiikuo "le manque d'eau") ressemblent beaucoup à des formes peules de classe o (par exemple, gorko "homme") ou ngo (par exemple, toŋo "pluie") ou ko (par exemple, maaro "riz"), on s'interroge sur le choix à peu près systématique des formes indéfinies aux terminaisons beaucoup plus insolites (-ŋ et voyelles longues). Faut-il y voir la preuve que les Peuls ont une connaissance suffisante du mandinka pour maîtriser l'opposition défini/indéfini et éviter le pléonasma que constituerait un défini mandinka suivi d'un défini peul dans un syntagme du type buntun-o oo* /petit-grenier-défini/défini/. Tel n'est pas l'avis de notre informateur qui pense

que très rares sont ceux qui ont une telle compétence du mandinka. A son sens, le mouvement est inverse : c'est la forme la plus insolite qui est retenue parce que c'est la forme la plus typique, la plus frappante et, du même coup, la plus facile à mémoriser ; sans doute aussi parce que l'intention profonde des Peuls du Fouladou n'est pas d'intégrer ces mots dans leur langue (comme c'est souvent le cas pour les emprunts à l'arabe (6)), mais au contraire de leur laisser une marque de fabrication mandingue qui permette de ne pas les confondre. De là à rajouter cette estampille à des noms qui n'en sont pas pourvus, il n'y a qu'un pas vite franchi. C'est ainsi que ɲamaana "celui qui circonçoit" devient, en peul, ɲamaaŋ (avec le /ŋ/ final typique), de même que kaleera "marmite" issu du portugais caldeira devient kaleeraŋ par suite d'une hypercorrection doublée d'une fausse étymologie qui affecte le mot kaleera du suffixe instrumental -raŋ "ce qui sert à..." par analogie avec sii-raŋ "chaise" issu de sii "s'asseoir" ou tee-raŋ "hache" issu de tée "couper". C'est sans doute la même ignorance populaire qui a conduit le français à fabriquer des mots en -ing plus "made in England" que les mots anglais : par exemple, shampooing face à shampoo ou parking face à car park ; mais, dans ce cas la motivation est inverse : on est fier d'afficher "anglais", alors que les Peuls sont soucieux de dénoncer le mot mandingue.

Cette volonté de garder les mots mandinkas à part se manifeste enfin par leur faible intégration dans le système des classes. Alors que les emprunts à l'arabe et, au Niger, les emprunts au haoussa sont très souvent intégrés soit analogiquement dans la classe qui présente une similitude avec la terminaison du nom (par exemple, le nom haoussa mùzuuruu "chat" devient musuuru intégré dans la classe ndu par analogie avec fowru "hyène"), soit par suffixation d'un classificateur en rapport avec le sens (par exemple, le haoussa roo-goo "manioc" devient roog-ol par suffixation de la forme réduite de l'indice de la classe ngol qui contient d'autres noms de plantes), par contre la quasi-totalité des emprunts mandinkas sont rangés tels quels dans la classe o, celle de

l'inclassable, celle qui accueille les humains (l'homme est celui qui classe et qui se place donc, dans la hiérarchie des êtres, au-dessus du classé), Dieu (celui qui transcende tout) et les emprunts (pièces rapportées qui échappent aux structures de la langue peule) ; on dit oo teeraŋ /cette/hache/ comme oo gorko /cet/homme/ ou oo Alla /ce/Dieu/. Précisons cependant, pour être tout à fait rigoureux, qu'il existe quelques exceptions à la règle ; dans tout notre corpus, nous avons relevé trois cas d'intégration morphologique : basal "natte" du mandinka bása intégré dans la classe ngal, avec un pluriel régulier base ; silakoroowol "route abandonnée" du mandinka síla "route" et kòtoo "être ancien", intégré dans la classe ngol avec un pluriel irrégulier au niveau de l'alternance initiale silakorooji ; faro "rizière" du mandinka fàra intégré dans la classe ngo avec un pluriel irrégulier paraaji.

Au total, tout se passe comme si, pour compenser l'affluence des emprunts et la facilité de leur intégration phonologique, s'était mis en place un système de défense contre l'invasion des mots mandingues constitué de trois armes principales :

- au plan morphologique :
 - . pas d'intégration dans le système des classes, mais estampillage "emprunt" réalisé presque systématiquement par l'indice de l'inclassable ;
 - . préférence pour la forme indéfinie présentant une finale plus typiquement mandinka ;
- au plan psycho-sociologique :
 - . vigilance à inculquer aux "jeunes" l'origine étrangère des intrus.

Abordant notre deuxième thème de réflexion, essayons, malgré la dimension réduite du corpus, de repérer quels sont les principaux domaines dans lesquels les Peuls ont emprunté au mandinka.

Le plus abondant est celui de l'agriculture. Il n'est pas étonnant que des hommes traditionnellement pasteurs

et qui n'ont au fond d'eux que mépris pour les travaux agricoles, soient amenés, le jour où, pour des raisons socio-économiques, ils se fixent et cultivent la terre, à emprunter aux cultivateurs les plus proches, en même temps que cette nouvelle technique jusque-là ignorée, le vocabulaire qui en véhicule les réalités ; sans compter que souvent les premiers à avoir travaillé les champs pour le compte des Peuls ont été des esclaves de guerre mandingues qui aujourd'hui, tout en vivant dans des villages séparés, se disent Peuls, parlent peul, fournissent aux Peuls leurs griots, forgerons, potières, lutteurs, cordonniers et entretiennent avec les Peuls des relations économiques (travail, commerce) et sociales (quelques inter-mariages). Tout cela explique qu'on puisse dresser une longue liste d'emprunts agricoles :

balan̄ (oo) (7)	tas de mauvaises herbes
baliñ (oo)	levée de terre le long du sillon
bidibidi (oo)	ensemble de plusieurs parcelles
biriñbiriñ (oo)	terrain inondable aux abords d'un fleuve, d'une rizière, d'une mare
biransene (oo)	aide agricole aux beaux-parents
dabakuñ (oo)	celui qui dirige les travaux agricoles
dampurañ (oo)	fronde
daafala (oo)	manche de pic
daaliñ (oo)	bourgeon d'oseille
doñoroñ (oo)	manche de houe
faro (ngoo)	rizière
feefee (oo)	houe
fuluñ (oo)	partie la plus profonde de la rizière
jam ^m ba (oo)	jeune pousse de riz
jiikiliñ (oo)	variété de mil
jiikuu (oo)	sécheresse
kamapañ (oo)	champ individuel
karaaboo (oo)	cerceau de fibres pour grimper au palmier
kilee (oo)	aide collective d'une demi-journée
kuntu (oo)	parcelle

kurin ⁿ diñ (oo)	piège
lampiñ (oo)	échelle de bambou pour accrocher les ruches dans les arbres
maaru (oo)	champ collectif
poofiñ (oo)	variété de mil
sañka (oo)	tas de gerbes
soorikiliñ (oo)	aide agricole d'une journée
tiyafee (oo)	champ d'arachides
tubaapoo (oo)	maïs

Un autre vocabulaire largement emprunté est celui de la construction : lorsque des nomades se sédentarisent, ils emploient tout normalement pour désigner ce qui touche à leur nouvel habitat les mots de ceux qui construisent pour eux ou qui leur apprennent à construire ce nouvel habitat ; ainsi trouvons-nous :

bankubuñ (oo)	mur en pisé
bum ^m baa (oo)	maison commune des femmes
buntuñ (oo)	petit grenier
daabaa (oo)	porte principale de l'habitation
jenku (oo)	toit du "jookee"
jim ^m bañ (oo)	véranda
jookee (oo)	lieu de réunion des hommes
kolo (oo)	charpente
lampañ (oo)	panneau en tiges de bambou, pour palissade
silakoroowol (ngool)	route abandonnée
suuloo (oo)	construction (d'une maison)

Un troisième domaine de l'emprunt est celui du commerce, qu'il s'agisse de marchandises achetées sur le marché ou dans des boutiques ou encore d'objets fabriqués ou vendus à domicile par des artisans :

bam ^m bu (oo)	porte-bébé
basal (ngaal)	natte
garanke (oo)	cordonnier
jifeera (oo)	éponge de toilette en fibres
kaleerañ (oo)	marmite en métal
koojaara (oo)	cuillère

kookokuu (oo)	manque de sel
kulem ^m beŋ (oo)	cache-sexe d'enfant
maabo (oo)	tisserand
muŋku (oo)	poudre à fusil
siiraŋ (oo)	chaise
sum ^m buyaa (oo)	chéchia
tenteŋ (oo)	grand van creux
teeraŋ (oo)	hache

C'est au commerce que se rattache aussi le nom qui désigne le cadeau que fait le vendeur une fois le marché conclu :

buuŋaa (oo)	cadeau
-------------	--------

Plus surprenant est un ensemble de noms qui concernent des cérémonies et pratiques magico-religieuses ; on comprend mieux cependant l'existence de ces emprunts quand on sait d'une part que les "guérisseurs" peuls apprennent leur art essentiellement auprès des Mandinkas et vont même s'instruire jusqu'au Mali, et d'autre part que les jiyaaŋe "anciens esclaves mandinkas" ont conservé beaucoup de leurs pratiques ancestrales mandingues. Nous avons recueilli pour ce domaine :

bila (oo)	robe des enfants circoncis
dennaboo (oo)	cérémonie d'imposition du nom
dim ^m ba tuluŋ (oo)	danse de femmes qui allaitent après une longue stérilité
jam ^m badoŋ (oo)	danse des feuilles (circoncision et fête des vaches)
jam ^m bakataŋ (oo)	plante dont on fait une infusion contre la toux
jilaŋkon ⁿ de (oo)	fétiche de fécondité fait du péroné d'une génisse de trois ans décoré
kaŋkuraŋ (oo)	masque de fibres rouges (circoncision, exorcisme)
koyaŋ (oo)	espace réservé aux circoncis
ŋamaaŋ (oo)	celui qui pratique la circoncision
saliboo (oo)	tournée effectuée par les enfants, à l'occasion des fêtes, pour recueillir des cadeaux
sapjikee (oo)	danse de femmes pour obtenir la pluie

sin ⁿ diŋ (oo)	enfant qui vient d'être circoncis
solimaa (oo)	enfant non encore circoncis
tuluŋ (oo)	amusement ; fête ; danse

C'est sans doute à l'occasion de ces pratiques médicales, magiques ou religieuses qu'ont été introduits dans la langue des noms de parties du corps, de symptômes ou de maladies tels que :

kuŋkolo (oo)	crâne
kureŋ (oo)	quinte de toux
sam ^m baraŋkuraŋ (oo)	personne, animal ou végétal dont une partie est morte et l'autre encore vivante
siiliŋdan ⁿ daŋ (oo)	envie de se mettre au soleil
tiŋkiliŋ (oo)	talon
wulukenkereŋ (oo)	maladie qui fait enfler les joues et baver

Nous mettons à part une liste de noms d'animaux, ne sachant pas s'ils relèvent du domaine agricole en tant qu'animaux prédateurs ou s'ils relèvent du domaine magico-religieux en tant qu'ingrédients de "médicaments" ou animaux fétiches :

bam ^m baŋ (oo)	genette
jiirawulu (oo)	loutre
kuŋkilintaa (oo)	singe rouge solitaire
kurin ⁿ diŋsiisee (oo)	poule blanche et noire qui attire les maux sur elle
seeliŋ (oo)	épervier
silawuleŋ (oo)	singe rouge

Reste un petit nombre de noms que nous n'avons pas su faire entrer dans les catégories précédentes et dont l'emprunt peut s'expliquer, semble-t-il, par leur emploi fréquent dans les relations avec les Mandinkas, qu'il s'agisse d'une injure qu'on subit ou qu'on lance : jaŋkadiŋ (oo) "vaurien", des bagages qu'on transporte avec soi : faŋkanta (oo) "bagages", du nom du dignitaire qu'on demande à voir quand on va à la chefferie : joŋkuŋ (oo) "adjoint du chef", du mot très général : kuruŋ "mauvais" qui sert à qualifier tout ce qui

ne va pas, aussi bien un van qu'on porte à réparer, tenteg kurur, qu'une mauvaise action dont on se plaint, kuukurur. Un dernier emprunt, muumee "tout", est à mettre au compte de l'expressivité.

Au total et mis à part les cinq ou six derniers mots qui relèvent de l'usage véhiculaire du mandinka, notre inventaire fait apparaître que l'emprunt porte essentiellement sur des termes spécialisés concernant les techniques de la terre, du bâtiment, de la médecine traditionnelle et de la magie. Apparemment très peu ou pas du tout d'emprunts désignant des abstractions (qualité ou défauts, sentiments et émotions...), pas de mots grammaticaux, pas de verbes, contrairement à ce que nous avons observé au Niger dans les emprunts du peul au haoussa ou, de façon plus générale, dans les emprunts à l'arabe. Notre corpus est trop succinct pour en tirer des conclusions définitives, mais, dans la mesure où l'analyse socio-culturelle va dans le même sens que les observations morpho-phonologiques, il semble qu'on puisse affirmer une assez nette tendance à démasquer l'emprunt et à le limiter autant que possible aux domaines de la vie qui sont traditionnellement et par volonté culturelle étrangers aux Peuls : l'agriculture, la sédentarité et la magie (opposée à l'Islam).

NOTES :

- (1) Il s'agit de Souleymane BALDE qui est originaire de Koumbakara et que je remercie très vivement pour son efficace collaboration
- (2) Ce lexique mandinka-français constitue le numéro 3 de la revue Mandenkan, Paris, 1982
- (3) CREISSELS, D., Lexique mandinka-français in Mandenkan, numéro 3, page VII
- (4) Les seules consonnes qui, en peul du Fouladou, n'apparaissent pas en finale sont les prénasalisées qui précisément n'existent pas en mandinka
- (5) CREISSELS, D., Eléments de grammaire de la langue mandinka, Grenoble, Publications de l'Université des Langues et Lettres, 1983, page 52

- (6) cf. LABATUT, R., Les emprunts du peul à l'arabe in Langue arabe et langues africaines, Paris, CILF, 1983
- (7) Nous donnons, entre parenthèses, après chaque nom peul, l'article défini accordé qui indique la classe à laquelle appartient le nom